

LES BOMBES ET LES MICROBES DE BUCAREST. — LE "DUEL" TCHERNOF-KERENSKY

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2506. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Mardi
25
SEPTEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR.

LES TROUPES ANGLAISES ORGANISENT LE TERRAIN CONQUIS



LES PIÈCES D'ARTILLERIE SONT AMENÉES SUR DE NOUVELLES POSITIONS DE COMBAT

Après avoir élargi leurs succès à l'est d'Ypres, les armées britanniques fortifient les positions conquises. Besogne particulièrement difficile dans les Flandres où le terrain reste toujours détrempé. Avant d'exécuter un nouveau bond en avant, il faut organiser

péniblement des lignes de tranchées pour enrayer les contre-attaques et faciliter la tâche des détachements d'assaut qui effectuent les reconnaissances. Et c'est à pied d'œuvre que doivent être amenés, sur d'autres emplacements de combat, les canons de gros calibre.

Ayuntamiento de Madrid

LA "VALISE DIPLOMATIQUE" POUR BUCAREST

CINQUANTE CAISSES D'EXPLOSIFS ET UNE CAISSE DE MICROBES

M. Lansing révèle comment l'Allemagne dissimula cet envoi criminel à la légation de Bucarest, après que les Américains se furent chargés des intérêts allemands en Roumanie.



LES CINQUANTE CAISSES D'EXPLOSIFS (TRINITROTOLUÈNE) TROUVÉES DANS LE JARDIN DE LA LÉGATION ALLEMANDE DE BUCAREST

WASHINGTON, 24 septembre. — M. Lansing publie aujourd'hui une nouvelle série de révélations sur les complots allemands.

Ces révélations comprennent un rapport adressé par M. William Andrews, secrétaire de la légation américaine à Bucarest, révélant comment l'Allemagne dissimula à la légation allemande de Bucarest, après que le gouvernement américain se fut chargé des intérêts allemands, cinquante caisses contenant de puissants explosifs et une caisse de microbes de l'anthrax et de la morve.

La caisse de microbes était entourée d'un papier qui portait le sceau du consulat allemand de Brasso, avec la suscription que voici : *Par courrier. Très secret. Son. Exc. l'attaché militaire de Bulgarie à Bucarest, colonel Samargiel pour M. Kostoff.* (Kostoff était un espion au service des empires centraux). Une enveloppe était adressée au colonel von Hammerstein, attaché militaire allemand. Une note à la machine à écrire contenait les renseignements suivants : *Ci-joint 4 flacons pour les chevaux et 4 pour du bétail à cornes. Emploi selon nos conventions. Chaque tube suffit pour 200 têtes. Si possible, faire absorber directement, sinon mettre dans le fourrage. Prière de nous rapporter les résultats et, dans le cas où d'autres indications seraient nécessaires, la présence pour un jour de K... (Kostoff) serait désirable.*

M. Lansing publie également une lettre du ministre roumain des Affaires étrangères, M. Porumbaru, établissant que les diplomates allemands couverts par l'immunité diplomatique se disposaient à perpétrer des complots contre la Roumanie et ses sujets.

Dans son rapport, M. Andrews déclare que le docteur Bernhardt, ex-agent confidentiel du ministre d'Allemagne, qui fut laissé à la légation américaine à la demande expresse du ministre allemand pour lui aider à liquider les affaires, reconnut qu'il avait connaissance de l'existence des explosifs et bactéries déterrés dans le jardin de la légation allemande après le départ de la mission diplomatique.

Le docteur Bernhardt déclara à M. Andrews qu'il y avait plus d'explosifs dans le jardin qu'on n'en avait découvert, et plus encore dans les bâtiments mêmes de la légation.

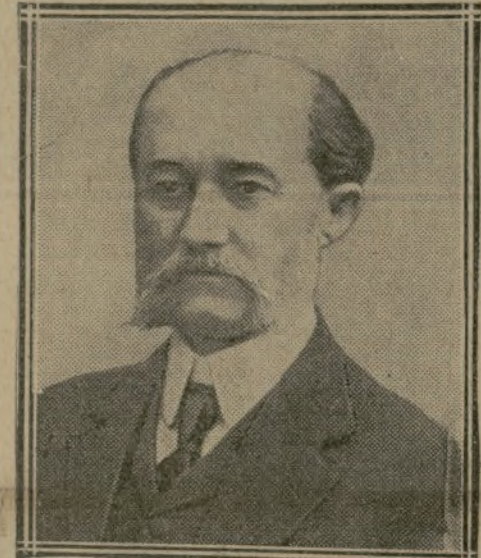
Il y a dans la légation, ajouta-t-il, des choses pires qu'une caisse de bactéries. Tout cela a été amené à la légation après que la légation américaine se fut chargée des intérêts allemands.

Dans son rapport, M. Andrews dit qu'on a abusé honteusement de la protection américaine, et, dans le cas présent, le gouver-

nement allemand ne peut avoir recours au système habituel de démentis.

La lettre que le ministre des Affaires étrangères, M. Porumbaru, adressait au ministre américain disait :

« Il a été prouvé sans contredit possible que, avant la déclaration de guerre de la Roumanie à l'Autriche, alors que la Roumanie observait la plus stricte neutralité, le personnel de la légation allemande, violant

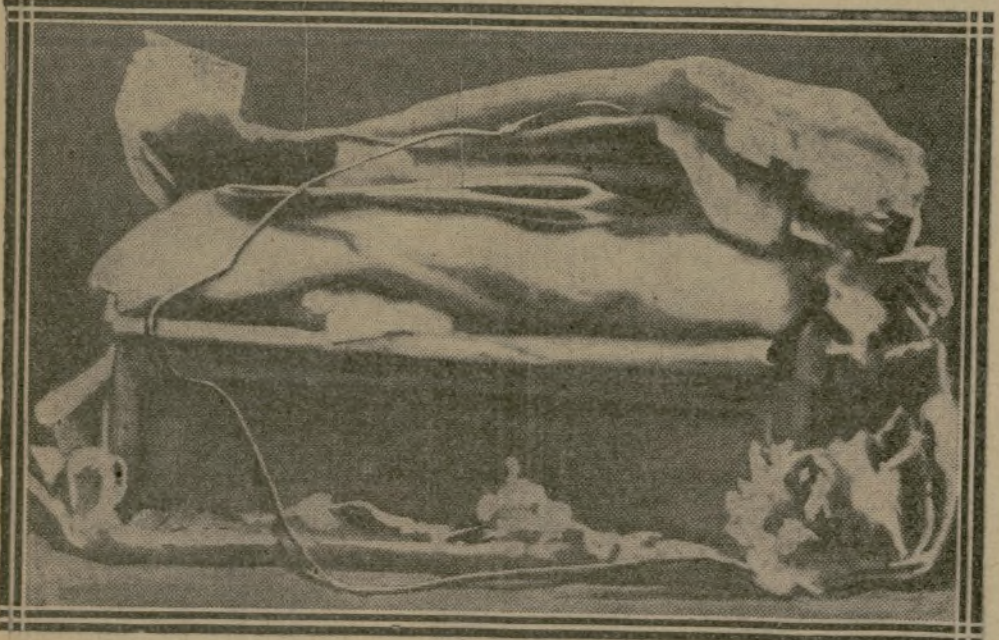


M. PORUMBARU

toutes les règles de la neutralité et les obligations des missions diplomatiques, avait introduit des quantités considérables d'explosifs extrêmement puissants et des bactéries destinées à infecter les animaux domestiques et susceptibles par conséquent de provoquer de terribles épidémies également parmi les populations.

« Les explosifs et les microbes sont parvenus en Roumanie par le courrier diplomatique, et il est indubitable qu'ils étaient destinés à être employés en Roumanie, probablement en temps de paix, et que les membres de la légation allemande se préparaient de concert avec la légation bulgare, à exécuter des complots contre la sécurité de la Roumanie et de ses sujets.

« Le gouvernement royal proteste contre les pratiques criminelles, spécialement contre les bactéries, arme illégale, pure que le poison, qui sont formellement interdits par la convention de La Haye, et contre la violation des obligations du droit international imposé aux missions diplomatiques. »



LA CAISSETTE CONTENANT LES HUIT TUBES DE VIRUS DE LA MORVE (D'après l'illustration).

La Chambre veut en finir avec les gaspillages

La Chambre a consacré hier sa séance à la discussion générale du projet de douzièmes applicables au quatrième trimestre de 1917.

Nos dépenses vont dépasser 4 milliards par mois — 133 millions par jour...

Inlassable, M. Emmanuel Brousse vint protester une fois de plus contre les dépenses inutiles, les cumuls de traitements, les multiplications d'emplois, les abus de toute sorte qu'il relève à chacune de ses promenades à travers les divers budgets. Le député des Pyrénées-Orientales réclame, d'autre part, pour la Chambre, le droit de contrôle sur l'emploi des fonds secrets mis à la disposition du gouvernement.

Il faut être impitoyable contre les gaspillages : il faut des sanctions, conclut

M. Emmanuel Brousse. M. Lebrun les a réclamées en prenant la présidence de la commission du budget ; M. Klotz tient le même langage dans sa lettre, qui ne doit pas rester lettre morte...

— Et qui ne le demeurera pas, affirma le ministre des Finances.

M. Lebrun vint, à son tour, s'associer à ces protestations contre des abus qui « constituent un crime contre le pays ». M. Klotz répéta qu'il était décidé à sévir avec énergie. Et, sur ces résolutions, la discussion générale fut close.

On passe aujourd'hui aux articles.

LEOPOLD BLOND.

SITUATIONS Brochure envoyée franco PIGIER, 63, rue de Rivoli, Paris

LE MAXIMALISME MENAÇANT

C'EST UN VRAI DUEL TCHERNOF-KERENSKY

On prête à Kerensky l'intention d'imposer son gouvernement même par la force.

PETROGRAD, 24 septembre. — L'attitude de M. Tchernof, ancien ministre de l'Agriculture dans le cabinet Lvov, et qui a pris la direction des éléments maximalistes au Soviet, se précise.

M. Tchernof ne cache plus son intention de renverser M. Kerensky dès que les circonstances le lui permettront, et de constituer un gouvernement du Soviet.

La démission du bureau du Soviet, M. Tchaidze en tête, ne doit pas être considérée comme une désapprobation par tous les membres de ce bureau de l'hostilité montrée à M. Kerensky par la majorité même du Soviet. C'est ainsi que M. Tchernof et un certain nombre de ses amis figurent parmi les démissionnaires.

S'ils se sont associés à cette démission collective, c'est qu'ils espèrent que la nouvelle élection qu'elle nécessite assurera définitivement le triomphe des maximalistes.

On s'attend généralement à de graves événements très prochains. M. Tchernof ne cache pas son intention de régler le différend qui le sépare du gouvernement provisoire ; la polémique entre ses partisans et ceux de Kerensky devient de plus en plus acharnée, et l'on considère ici que c'est entre ces deux hommes que va se jouer la partie, probablement dans le cours de la semaine prochaine.

M. Kerensky, qui est toujours à Mohilef, rentrera vraisemblablement à Petrograd dans le commencement de la semaine. On croit qu'il y viendra avec la liste complète de son nouveau ministère et qu'il est décidé à l'imposer par la force. L'opinion générale est que les journées qui vont suivre seront décisives pour la Russie. — (Radio.)

Le nouveau ministre de la Guerre était capitaine au début des hostilités

PETROGRAD, 24 septembre. — Le nouveau ministre de la Guerre, M. Verkhovsky, est un des plus jeunes généraux de l'armée russe.

En 1905, il était encore à l'Ecole des Pages et s'y était classé dans les premiers rangs qui correspondent au grade d'adjudant. Témoin de la répression sanglante du 22 janvier 1905, il en éprouva une indignation profonde qu'il ne cacha pas aux soldats cantonnés, à cette occasion, dans les bâtiments de l'école. Ses propos, rapportés à ses chefs, lui valurent d'être chassé aussitôt de l'Ecole des Pages et envoyé comme sous-officier dans un régiment d'infanterie.

Il y passa bientôt officier.

Le gouvernement songerait à amnistier le tsar et la tsarine ?

BERNE, 24 septembre. — On mande de Stockholm aux *Dernières Nouvelles de Munich* que, suivant différents journaux, le gouvernement russe a résolu d'accorder l'amnistie au tsar et à la tsarine. Nicolas et l'ex-impératrice recevraient la liberté dans que la République serait reconnue dans toute la Russie et par toutes les puissances.

SUR LES DEUX FRONTS

LES ALLEMANDS ONT ATTAQUÉ SANS SUCCÈS DEVANT VERDUN

Sur la rive droite de la Meuse, les Allemands ont fait une nouvelle tentative pour nous reprendre les positions que nous leur avions enlevées le 7 septembre à l'est de Beaumont. Leur attaque, qu'un violent bombardement avait précédée, s'est étendue sur un front de 2 kilomètres, de part et d'autre de la route de Louvemont à Azannes.

Après avoir atteint sur quelques points nos lignes avancées, elle a été rejetée par un vigoureux retour offensif de nos troupes ; nous gardons toutes nos



positions du bois des Fosses, à l'ouest de la route, et du bois Le Chaume à l'est. Une attaque de moindre ampleur dirigée en même temps à l'est de ce front, sur la corne du bois des Caurières, a été brisée par nos tirs de barrage.

RETOUR OFFENSIF DES RUSSES

Entre Riga et Dvinsk, les Allemands n'ont décidément pas poursuivi leur mouvement offensif et restent arrêtés devant la Dvina.

Par contre, les Russes ont encore amélioré leurs positions en avant du plateau de Wenden en s'emparant de la première ligne de l'ennemi devant le village de Silzem, entre Kronenberg et Pelne. Par ce nouveau succès, leur position de Kronenberg est couverte du côté du sud, comme elle l'était déjà au nord depuis la prise de Kipsal.

On voit que les opérations sont conduites, en cette région, conformément à un plan bien arrêté, et qu'à défaut d'une grande offensive, que les circonstances ne permettent pas, nos alliés savent opposer à l'ennemi une résistance active et efficace.

Jean VILLARS.

UNE FONCTIONNAIRE ALLEMANDE A PARIS

LA CONCIERGE DE L'AMBASSADE EST RESTÉE RUE DE LILLE

Une Wurtembergeoise pur sang, M^{me} Yung, touche des appointements du gouvernement français en qualité de gardienne de l'ambassade allemande. — Elle y est concierge depuis trente ans.

Dans un superbe hôtel de la rue de Lille, à quelques pas du ministère de la Guerre, coule actuellement des jours heureux une Allemande pur sang qui ne semble en aucune façon gênée par la guerre... Au contraire !

Mieux encore : cette Wurtembergeoise, qui s'appelle Mme Yung, née Luz, et qui est née à Althengshell, jouit en plein Paris d'un privilège spécial : elle est fonctionnaire et touche des appointements du gouvernement français.

Hâtons-nous d'expliquer cette apparente anomalie, qui ne doit pas troubler le sommeil de M. Hudelo, notre excellent préfet de police.

L'Allemande en question n'est autre que la gardienne de l'ambassade d'Allemagne, amenée en France il y a une trentaine d'années par le comte de Munster et qui, au moment de la déclaration de guerre, a été maintenue dans ses fonctions par l'ambassade des Etats-Unis, alors chargée des intérêts allemands en France.

J'ai tenu à aller rendre visite à cette personne privilégiée ; mais pénétrer à l'intérieur du palais de l'ambassade n'est pas chose aisée.

On se trouve en face de deux immenses portes sans sonnettes, sans serrures extérieures ; la boîte aux lettres elle-même est bouchée. Tandis que je considérais avec inquiétude cet huis rebatiffé, une voisine me fit signe de frapper fort sur le panneau.

Je frappai et la porte s'ouvrit. J'étais en présence de l'ennemie fonctionnaire.

Oh ! très aimable, l'ennemie ! Sans se faire aucunement prier, elle me raconte son histoire avec la satisfaction de quelqu'un qui trouve enfin une personne avec laquelle « on peut causer ».

— Ah ! monsieur ! me dit-elle, avec un pur accent d'outre-Rhin, ma vie n'est pas toujours drôle ici. Certes, je suis bien logée, bien payée et j'ai de la place pour me retourner, mais ce n'est pas gai ; je suis prisonnière dans cet immense hôtel où je vis toute seule. Vous avez remarqué que les portes sont démunies de loquets et de serrures extérieures ; je ne reçois aucune nouvelle, personne n'a le droit d'entrer : c'est un tombeau !... un véritable tombeau !

— Cependant, demandai-je à l'enterrée vivante, vous sortez bien quelquefois, vous allez chercher vos provisions ?

— Je sors une demi-heure tous les matins pendant que le gardien entretient l'hôtel, et je ne dois pas, d'après les instructions qui m'ont été données, rester dehors plus longtemps.

— Et cependant, continue la bonne dame, je suis très bien vue dans le quartier ; depuis trente ans que j'ai l'habitude, je n'ai pas eu une discussion, un mot avec personne ; avant la guerre, j'avais même des amis aux environs ; mais, maintenant, ils sont un peu froids avec moi.

Puis, philosophiquement, elle conclut : — C'est curieux, tout de même, comme la guerre, ça change les choses et les gens !... Moi, je suis restée toujours pareille : je frotte, je cuisine maintenant comme avant ; l'ennuyeux, c'est qu'il n'y a personne pour la manger, ma cuisine... Et puis, la vie est devenue chère à Paris.

— Pas tant qu'en Allemagne, ma bonne dame.

— Il paraît... continue Mme Yung ; mais je ne sais rien de mon pays, rien du tout.

Les lettres n'arrivent pas ici ; je ne sais pas ce que sont devenus mes parents. J'ai un frère qui a soixante-dix ans... Je ne pense pas qu'il soit appelé.

Après nous avoir fait voir son permis de séjour bien en règle, visé par le commis-



M^{me} YUNG

dans la cour de l'ambassade d'Allemagne

saire de police du quartier des Invalides, l'Allemande, toujours heureuse de parler, me raconte sa dernière impression de vie extérieure.

C'était le jour de la déclaration de guerre.

— Ah ! il y en avait du bruit et du mouvement, ce jour-là, dans cette cour, me dit-elle sur un ton d'envie. Ils ont mangé là-bas, dans ce bâtiment que vous voyez au rez-de-chaussée ; puis des automobiles sont arrivées, on a chargé des caisses et des malles : il y en avait jusqu'au premier étage. Enfin, tout ça est parti accompagné par des agents de police, et on est venu me dire : « Toi, tu restes ». Je suis là depuis.

J'apprends aussi que l'hôtel de l'ambassade est demeuré dans le même état depuis ce moment. Un garçon est chargé d'épousseter le trône de Guillaume II dans la grande galerie, et il époussette en conscience.

Actuellement l'Allemande de la rue de Lille est heureuse. Des ouvriers sont occupés dans la cour à refaire une canalisation que les pluies avaient abîmée, et ainsi elle peut dans la journée échanger quelques paroles. Elle a un peu de vie autour d'elle : c'est la joie !

— Mais, me dit-elle, malheureusement les travaux vont finir et l'été aussi... Comme c'est dur de recommencer un nouvel hiver de guerre !

Après s'être prêtée de bonne grâce à l'épreuve de la photographie, Mme Yung me reconduisit à la grande porte, et, en me l'ouvrant, non sans peine, elle demanda : — Croyez-vous qu'ils reviendront ?

— Qui ?

— Mais les ambassadeurs, ceux de l'hôtel ?

Je fus incapable de répondre à cette question pleine de si graves mystères — JULES CHANCEL.

M. TURMEL SE FAIT ACCUSATEUR

Il porte plainte "contre M. Cousin, huissier de la Chambre, et contre tous autres pour vol et complicité de vol à son préjudice".

Hier après-midi, le député des Côtes-du-Nord, après avoir conféré avec son avocat, M^e Jacques Bonzon, a rédigé la plainte suivante :

Paris, le 24 septembre 1917.

Monsieur le procureur général, A la suite de la plainte que vous avez portée contre moi auprès de la Chambre des députés, je viens porter plainte auprès de vous contre M. Cousin, huissier de la Chambre des députés, et contre tous autres pour vol et complicité de vol à mon préjudice.

L'enveloppe dont M. Cousin s'est emparé dans le vestiaire dont il avait la garde contenait non pas vingt-cinq mais vingt-sept billets de mille francs qui étaient ma propriété légitime, et je l'établirai, avouable. Ce n'est que lui qui a pu détourner les deux billets manquants aujourd'hui à la liasse sequestrée arbitrairement par la questure.

En prenant l'enveloppe elle-même et son contenu, M. Cousin commettait déjà une soustraction frauduleuse, d'autres l'y ont-ils incité ?

Je le pense, et la justice doit m'aider à l'établir, si haut que puissent remonter les responsabilités.

Je vous prie donc, monsieur le procureur général, d'ordonner de ce chef l'ouverture immédiate d'une instruction à laquelle je me porte dès maintenant partie civile entre vos mains. Je confie le soin de mes intérêts à M^e Jacques Bonzon.

D'autre part, et d'accord avec mon avocat, je formule auprès de vous une énergique protestation contre la façon dont s'engage envers moi l'instruction pour laquelle j'ai moi-même demandé la levée de l'immunité parlementaire.

Nous apprenons ce matin, non par un avis personnel de la justice, mais par un communiqué que le Parquet de la Seine a passé aux journaux que j'ai été l'objet de perquisitions judiciaires dans ma maison de Loudeac, dans mon cabinet d'avocat et jusque dans mon cabinet de maire, c'est-à-dire de magistrat municipal, élu par le peuple. Ces perquisitions, faites en mon absence, et sans que je fusse averti, sont absolument contraires au droit de la défense.

Que sont devenues les pièces prises en mon absence ?

Je vous demande donc, monsieur le procureur général, en vertu des pouvoirs que vous confère l'article 279 du Code d'instruction criminelle, de veiller à ce que l'instruction dirigée contre moi soit conduite régulièrement.

Représentant du peuple, j'ai droit, moi aussi, au respect des règles légales.

Veillez croire, monsieur le procureur général, à mes sentiments distingués.

L. TURMEL,

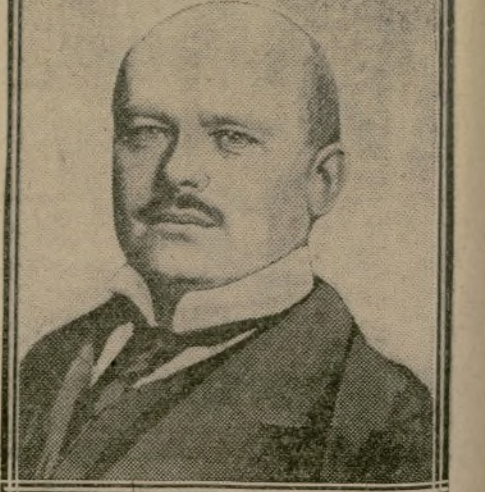
député des Côtes-du-Nord.

4, avenue Saint-Philibert, Paris.

Dans la soirée, le procureur général a fait transmettre la plainte de M. Turmel au procureur de la République, et c'est sans nul doute M. Gilbert qui sera chargé de l'instruire.

On sait que c'est cet après-midi, à 1 h. 1/2, que M. Turmel subira le premier interrogatoire de fond.

Un ex-dictateur aux vivres qui redevient capitaine



VON BATOCKI

ancien dictateur aux vivres allemand, qui n'ayant pu se maintenir dans la faveur du kaiser, a dû reprendre son grade de capitaine dans l'armée.

LA REPRISE

(HISTOIRE VRAIE)

PAR
HENRY DE FORGE

Il doit y avoir, le lendemain, une prise d'armes, pour des décorations, sur la place du village où le régiment est au repos.

C'est un de nos plus célèbres régiments d'attaque et les cérémonies de ce genre y sont poignantes, car les croix de guerre sont chèrement achetées.

Dans le silence de la petite chambre de paysan où il cantonne, le colonel — un nom bien connu déjà — a déroulé de sa gaine le drapeau qui doit être déployé demain. Il est inquiet. Depuis plusieurs jours souffle une bourrasque terrible. Demain, l'étoffe meurtrie, très meurtrie, ne va-t-elle pas céder au vent?

En effet, le mal est plus grand encore qu'il ne pensait. Les déchirures faites en Belgique, en Champagne, dans la Somme font une détresse, une détresse superbe, de cette soie mouillée, déchiquetée. Mais, à Verdun, récemment, comme le régiment faisait de la belle besogne, le drapeau, fièrement, fut déployé, et une déchirure près de la hampe s'est accentuée, risquant que toute l'étoffe, demain, se détache s'il y a trop de vent.

Aussi le colonel est-il soucieux, car il est urgent de réparer cette blessure de la soie, de la cicatriser d'une main délicate, experte, — d'une main pieuse aussi...

Il s'en ouvre à la bonne vieille dame qui le loge :

— Ne connaissez-vous pas une repriseuse de fin, une brodeuse plutôt?

— Mon colonel, dans le village, toutes savent broder. Je vais chercher.

Parmi les femmes, de porte en porte, la nouvelle s'est vite répandue :

— On a besoin de faire une réparation au drapeau... Un fameux drapeau ! il paraît que ce n'est plus qu'une loque.

— C'est difficile...

— C'est impressionnant...

— Il me semble que mes yeux se brouilleraient. Je n'oserais jamais.

— J'oserais, moi, fait avec autorité une grande paysanne aux traits rudes. J'ai tenu tête aux Bavarois quand ils sont venus ici et, sans moi, il y aurait eu des gens fusillés. Je n'ai rien demandé jamais... mais il me semble que cet honneur-là me revient.

Et elle va vers la maison où est l'emblième.

Sur le seuil, déjà, plusieurs femmes entourent la vieille dame.

L'une réclame, avec instance :

— N'ai-je pas le droit de faire cette reprise? Mes deux fils sont morts à la guerre...

— Ce serait à moi, plutôt, déclare une autre. Mon mari s'est fait blesser à Verdun, où fut blessé ce drapeau-là!

Une toute jeune fille, doucement, dit :

— Mon père a été tué en Champagne, mon père qui n'avait pourtant plus l'âge d'être soldat.

D'autres hésitent à approcher, chuchotant :

— Moi, j'ai perdu mes trois frères. Je suis toute seule.

— Je ne sais plus rien de celui que j'aime. Je n'ai plus de courage. Toucher au drapeau m'en rendrait.

— Je suis une évacuée. Les bandits occupent ma maison. Tout ce qui m'est cher est leur proie... Toucher au drapeau, ce serait comme si je touchais à ma maison.

Même une aïeule, toute cassée, est là. Elle dit :

— Mon mari a été tué dans l'autre guerre. Cette autre guerre a gâché ma vie...

Et, entre elles, en joignant les mains, elles s'exclament :

— Quel honneur! Quelle chance!... Si on pouvait en garder un fil, une miette, en relique!...

Le colonel arrive.

Il est mis au courant de ces demandes, et il contemple ces paysannes silencieuses, anxieuses de la décision, qui sont comme autant d'ombres de douleur, mais aussi de grandeur.

Cette émotion touchante n'est-elle pas tout un symbole?

A quoi bon choisir? Comment choisir parmi ces peines glorieuses?

Choisir serait vain...

Aussi, fait-il signe à toutes d'entrer.

Une à une, avec gravité, elles pénètrent dans la pièce, sans mot dire. La plupart se signent comme si elles entraient dans une église.

Elles se placent en cercle autour de la table où, sur un drap bien blanc, parfumé de lavande, l'étoffe meurtrie est étalée, couchée avec soin.

De la soie à broder est apportée, de la soie bleue, la plus belle qui ait pu être trouvée...

Et, sans discussion, en se partageant tout naturellement le travail, comme autant de sœurs — ne sont-elles pas sœurs de souffrance? — toutes se mettent à l'œuvre...

L'une prépare la soie. L'autre tient l'aiguille. Plusieurs tendent doucement l'étoffe.

Pour recoudre la plaie sublime, il n'y a pas de trop de cette aïeule, de cette épouse, de cette orpheline, de cette exilée, et des autres.

N'ont-elles pas leur plaie aussi?

Debout, les bras croisés, silencieux, le colonel regarde se faire la reprise.

Elle se fait lentement, très lentement, car ces mains de femmes — toutes ces mains — tremblent, en travaillant...

Henry de FORGE.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LA CHAMBRE ARGENTINE A-T-ELLE VOTÉ LA RUPTURE?

Les manifestations continuent à Buenos-Aires et l'agitation s'étend.

La Chambre argentine a repris hier la discussion sur les rapports de la République avec l'Allemagne. Cette discussion avait été interrompue d'une façon vraiment miraculeuse, au moment précis où l'assemblée allait voter la rupture, par l'arrivée du télégramme où M. de Kuhlmann désavouait Luxbourg. Comment ce télégramme est-il parvenu juste à la minute où il était nécessaire? C'est un point sur lequel les Argentins seront sans doute désireux d'être éclairés.

On ne peut d'ailleurs affirmer que la Chambre de Buenos-Aires ait recommencé à s'occuper immédiatement du conflit avec l'Allemagne. Le président Irigoyen, qui est opposé à la rupture, travaille à persuader le Parlement de s'en tenir là. Aura-t-il la main forcée par l'opinion publique? Le ministre des Affaires étrangères, M. Pueyrredon, qui est partisan d'une attitude énergique, fera-t-il prévaloir ses vues sur celles du président? En tout cas, pour le moment, toute l'affaire peut être considérée comme restant en suspens.

BUENOS-AIRES, 23 septembre. — Samedi, au moment où a été lue à la Chambre des députés la dépêche du gouvernement allemand, une forte majorité était déjà acquise à la rupture.

La séance reprendra aujourd'hui. Les manifestations, en attendant, continuent à Buenos-Aires.

L'agitation gagne les provinces.

Grave accident de chemin de fer en Espagne

MADRID, 24 septembre. — Une terrible catastrophe s'est produite hier, dans la nuit, entre Valladolid et Medina del Campo. Le train omnibus venant d'Irun a tamponné un train que le manque de pression avait obligé de s'arrêter.

On compte à l'heure actuelle quatorze morts et une quarantaine de blessés. Beaucoup de ces derniers sont dans un état grave. Les responsabilités ne sont pas encore établies.

Torpilleur anglais coulé par un sous-marin

LONDRES, 24 septembre. — Un des torpilleurs des escadres de Sa Majesté a été torpillé par un sous-marin allemand, à l'entrée de la Manche, et a coulé.

Il y a cinquante survivants.

LE DRAME MYSTÉRIEUX DU LAC LÉMAN

Le suicide de la femme et de la fille du consul de France à Genève.

GENÈVE, 24 septembre. — Un drame mystérieux soulève ici la plus vive des émotions. Mme Pascal d'Aix, femme du consul de France à Genève, et sa fille se sont suicidées dans les conditions suivantes, que rapporte la Tribune de Genève :

« Vendredi matin, vers 8 h. 30, deux dames élégamment mises louaient un petit bateau, à Ouchy, au batelier Perrin. A trois cents mètres du bord, en face du port, on les vit tout à coup se lever et se jeter à l'eau; puis, l'instinct de la vie reprenant, elles réussirent à se raccrocher à l'embarcation et à y remonter.

« Un pêcheur qui se trouvait dans le voisinage les ramena au rivage. Une des dames avait perdu connaissance. Des taches noires à la figure et des vomissements, ainsi que la présence dans le bateau de deux flacons vides, firent supposer que les victimes avaient absorbé du poison.

« M. Favre, dépositaire postal à Ouchy, qui se promenait sur le quai, envoya chercher du lait qu'on essaya en vain de leur faire prendre. On transporta les deux dames à l'hôpital cantonal. Dans l'après-midi, on apprenait qu'il s'agissait de Mme Pascal d'Aix et de sa fille, âgée de vingt et un ans. »

Un communiqué de l'ambassade de France à Berne.

D'autre part, l'ambassade de France à Berne a communiqué aux journaux suisses la note suivante :

« Un télégramme d'agence se fait l'écho de bruits d'après lesquels un détournement de 14.000 francs aurait été commis au préjudice d'une société de secours de Genève par la femme d'un représentant diplomatique d'une puissance de l'Entente.

« La société visée dans ce télégramme est l'« Œuvre du secours français de Genève ». Le comité de l'œuvre, ayant cru constater certaines irrégularités dans la comptabilité, a été unanime à solliciter une enquête administrative du ministère français des Affaires étrangères.

« Dès à présent, il est possible de dire que la caisse tenue par la présidente de l'œuvre, Mme Pascal d'Aix, ne présente aucun déficit et qu'aucun détournement n'a été commis ni au détriment de l'Etat français, ni au détriment de l'œuvre, ni au détriment des Français secourus. »

Un fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères a été envoyé à Genève pour ouvrir une enquête.

CINQ DÉPUTÉS AUTRICHIENS ONT PERDU LEUR MANDAT

Ils ne siégeaient pas au Reichsrath depuis l'ouverture des hostilités.

ZURICH, 24 septembre. — On annonce de Vienne que le président de la Chambre des députés autrichienne a lancé le 3 juillet une proclamation publique invitant cinq membres de cette assemblée, qui depuis le début de la guerre s'étaient abstenus d'assister aux séances, à revenir à Vienne et à reprendre leurs fonctions parlementaires.

Voici les noms de ces parlementaires : professeur Mataryk, leader tchèque; Grégorin et Duric, députés yougo-slaves, et les deux députés nationalistes italiens Cardo et Pilato.

Naturellement aucun d'entre eux n'a répondu à la proclamation en question, et au début de septembre le président de la Chambre autrichienne a fait savoir qu'ils avaient encouru la confiscation de leurs sièges et ordonné qu'il soit procédé à de nouvelles élections dans leurs districts respectifs. — (Radio.)

Une manœuvre allemande

Le cabinet de Berlin fait annoncer que le pape proposerait aux belligérants l'arbitrage du roi d'Espagne.

SAINT-SÉBASTIEN, 24 septembre. — Certains journaux allemands annoncent en des notes que publient divers organes espagnols que le pape proposerait aux belligérants l'arbitrage d'Alphonse XIII.

On découvre des bombes en Suède

COPENHAGUE, 24 septembre. — Le Tidning de Stockholm annonce qu'on aurait découvert un nouvel entrepôt de bombes dans une maison de Oesterförmalm.

La police de Stockholm refuse de donner des détails.

Le prince de Connaught à l'hôtel des Invalides

Une prise d'armes exceptionnelle aura lieu demain, à 2 heures, dans la cour d'honneur des Invalides. Le prince de Connaught y assistera et procédera à la remise de décorations anglaises à des généraux, officiers et soldats.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Actions violentes d'artillerie dans la région Bray-ferme-Froidmont-Hurtebise.

Un coup de main ennemi sur ce dernier point a échoué.

En Champagne, nous avons réussi une incursion dans les lignes allemandes à l'est du Téton.

Sur la rive gauche de la Meuse, des reconnaissances ennemies qui tentaient d'aborder nos lignes ont été dispersées par nos feux.

Sur la rive droite, la lutte d'artillerie a pris une extrême intensité pendant la nuit dans la région bois des Fosses-bois Le Chaume.

Nuit calme partout ailleurs.

AVIATION. — Les avions ennemis ont bombardé cette nuit la région au nord de Bar-le-Duc. Plusieurs bombes sont tombées sur un camp de prisonniers allemands. Deux prisonniers ont été tués, dix-sept blessés.

DANS LA JOURNÉE DU 23 SEPTEMBRE, NOS PILOTES ONT ABATTU 6 AVIONS ALLEMANDS.

23 HEURES. — Sur le front de l'Aisne, la lutte d'artillerie s'est poursuivie très vive dans la région Bray-Cerny-Hurtebise.

Nous avons repoussé un coup de main sur nos petits postes au nord de Bray-en-Laonnois.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, A LA SUITE DU BOMBARDERMENT SIGNALÉ DANS LE COMMUNIQUÉ DE CE MATIN, LES ALLEMANDS ONT ATTAQUÉ NOS TRANCHÉES AU NORD DU BOIS LE CHAUME, SUR UNE ÉTENDUE DE 2 KILOMÈTRES ENVIRON.

Ménée par quatre bataillons, appuyée par des troupes spéciales d'assaut, l'attaque a été désorganisée par nos feux et a été impuissante à aborder nos lignes sur la plus grande partie du front d'attaque.

DANS QUELQUES ÉLÉMENTS DE TRANCHÉES AU CENTRE, OU L'ENNEMI AVAIT REUSSI A PRENDRE PIED, UN VIOLENT COMBAT S'EST ENGAGÉ QUI S'EST TERMINÉ A NOTRE AVANTAGE. Nos soldats, après avoir infligé de fortes pertes à l'adversaire, sont restés maîtres de leurs positions.

Au même moment, deux attaques secondaires, prononcées l'une au nord de Bezonvaux, l'autre au sud-est de Beaumont, subissaient également un sanglant échec, grâce à la vaillance de nos troupes qui, sortant de leurs tranchées, se sont portées avec fougue au-devant de l'assailant.

Au cours de l'après-midi, deux nouvelles tentatives exécutées sur les tranchées du bois Le Chaume n'ont réussi qu'à augmenter le chiffre des pertes subies par l'ennemi sans lui valoir le moindre résultat. Nous avons fait une cinquantaine de prisonniers au cours de cette action.

Front britannique

13 HEURES. — Un détachement ennemi qui avait réussi à pénétrer dans nos tranchées la nuit dernière, vers la Basse-Ville, a été rejeté avec pertes à la suite d'une courte lutte. Quelques-uns de nos hommes ont disparu.

Activité de l'artillerie allemande ce matin, sur les deux rives de la Scarpe, et, cette nuit, au sud de Lens et au nord-est d'Ypres.

21 HEURES. — L'ennemi a tenté ce matin, à la première heure, à la faveur du bombardement signalé dans le communiqué de ce matin, deux coups de main vers Monchy-le-Preux et un troisième au sud de la voie ferrée Arras-Douai. Les trois tentatives ont échoué sous nos feux. Les assaillants ont laissé un certain nombre de morts devant nos lignes.

Une tentative analogue a été faite ce matin sur nos tranchées, à l'ouest de la Bassée; un de nos hommes a disparu.

Le renseignement de ce matin annonçant un certain nombre de disparus à la suite d'un raid allemand effectué la nuit dernière, près de la Basse-Ville, a été reconnu inexact. Aucun de nos hommes n'a été porté manquant à la suite de cette opération.

Nos patrouilles se sont montrées actives, au cours de la journée, sur le front de bataille. Elles ont ramené un certain nombre de prisonniers.

Continuation de l'activité de notre artillerie. Aucune action d'infanterie.

Hier, les opérations aériennes ont de nouveau subi un ralentissement, bien que nos avions et ballons d'artillerie aient continué leurs opérations. Au cours d'un certain nombre de bombardements exécutés avec succès, nos pilotes ont, en outre, jeté 167 bombes sur des cantonnements, baraquements et champs d'aviation ennemis.

Huit appareils allemands ont été abattus en combats aériens et six autres contraints d'atterrir désarmés. Il convient d'ajouter une unité au total des appareils signalés comme abattus le 22. Hier, trois des nôtres ne sont pas rentrés.

Front italien

Pendant la journée d'hier, activité de l'artillerie sur tout le front.

Une contre-attaque tentée par des détachements d'assaut contre les positions que nous avons récemment conquises dans la région de la Mormolada a coûté des pertes sensibles, et quelques prisonniers à l'adversaire.

La voie ferrée, dans la vallée du torrent Bazza, a été hier l'objectif de notre artillerie aérienne. Dans la matinée, une escadrille de bombardement, fortement escortée, est arrivée à l'improviste sur la gare de Grapovo au moment où la circulation des trains était intense et a lancé 4 tonnes de projectiles. Pendant la nuit, un dirigeable a jeté de nombreuses bombes et endommagé fortement les voies ferrées près de Podnelec.

Un autre dirigeable, opérant simultanément, a bombardé à nouveau de nombreuses troupes ennemies groupées dans le vallon de Chiapovano. Deux avions ennemis, abattus par nos aviateurs, sont tombés en flammes à Cotici (est de San-Martino-del-Carso) et à l'est de Kal (plateau de Bainsizza).

Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — Au nord et dans la direction de Riga, dans la région au sud de la chaussée de Pskov, nos troupes, prenant l'offensive, ont occupé à la suite d'un combat un secteur de la position ennemie sur le front de Seszennek (à une verste au nord-est de Segari). Les Allemands ont subi de grandes pertes. L'ennemi a laissé près de 400 cadavres sur le champ de bataille. Nous avons capturé 60 prisonniers et 10 mitrailleuses. Au cours de cette action, le brave général Sokolov, qui dirigeait le combat, a été blessé.

FRONT DU SUD-EST ET ROUMAIN. — Fusillade et reconnaissances d'éclaireurs.

FRONT DU CAUCASE. — Rien d'important à signaler.

AVIATION. — Le 21 septembre, nos pilotes ont bombardé les organisations de l'arrière et les convois ennemis dans la direction de Kowel. Dans les villages de Iajno, Melniza et Pouzel, ils ont jeté plus de 700 bombes qui ont causé par endroits des incendies. A l'ouest de Gousiatine, l'enseigne pilote Jagellou a abattu un avion ennemi qui est tombé dans la région du village de Chabarovka.

Le 20 septembre, dans la direction de Kedzinazargolsk, le pilote roumain capitaine Mihalski, dans un combat aérien, a abattu un avion ennemi qui est tombé dans les lignes de l'adversaire.

Dans la région du cours inférieur du Danube, nos hydravions ont jeté avec succès 18 bombes dans les organisations ennemies.

Front de Macédoine

(23 septembre). — L'artillerie continue à se montrer assez active sur le front Vardar-Doiran et dans la boucle de la Cerna. Dans la journée du 22, une attaque bulgare a réussi à prendre pied momentanément dans un ouvrage de première ligne à l'est du lac Prespa; elle en a été chassée presque aussitôt par une contre-attaque des troupes russes.

(Communiqué anglais, 23 septembre). — Au cours de cette semaine, nos avions ont bombardé Puljovo, Kara et Ogular, au nord-est de Doiran, et d'autres localités.

Sur le front de la Strouma, nos troupes montées ont délogé un détachement ennemi de Kournli, à 10 milles au nord-ouest de Serrès.

L'activité de l'artillerie ennemie a été plus intense que de coutume sur le front de Doiran.

Ce que l'on dit à l'étranger

LES BOMBES ET LES MICROBES DE BUCAREST

Le New-York Evening Post :

La nouvelle révélation dépasse en importance celle relative aux agissements Luxbourg. Comme audace et stupidité, elle fait le pendant à la note de Zimmermann, mais comme duplicité et mépris des devoirs d'ambassadeur, elle n'a pas de pareille.

Les gouvernements européens savaient depuis longtemps la diplomatie allemande capable de n'importe quelle infamie et en attendaient seulement la preuve. Depuis quelque temps, on sait que Washington possède le dossier de Bernstorff, la révélation actuelle n'est qu'un échantillon, et il est probable que les autres suivront.

Mais ce télégramme suffit pour nous éclairer sur la façon dont Bernstorff s'acquittait de son devoir. Ce qu'il est important de savoir maintenant, c'est de découvrir quelle est cette organisation dont il est question dans la dépêche.

La date de l'envoi de la dépêche du 22 janvier 1917 soulève une autre question. Ce jour-là, le président Wilson prononça un discours au Sénat demandant la paix sans victoire; pourquoi Bernstorff parlait-il à ce moment de la possibilité de prévenir la guerre, à laquelle peu croyaient aux Etats-Unis? Il est probable que Bernstorff savait que l'Allemagne allait déclencher la guerre sous-marine à outrance une semaine après.

La révélation aura pour effet d'abattre complètement l'opposition au Congrès contre les projets militaires du gouvernement.

Le New Globe :

Cette révélation ne nous surprend pas. Nous savons que l'argent allemand alimente la caisse de nos organisations pacifistes. Pendant ces deux dernières années, rien n'était plus facile que d'obtenir de l'argent allemand, on n'avait qu'à en demander.

Il faut noter seulement que cet argent contribuait à l'organisation de sociétés pacifistes, mais provoquait, des grèves, payas des anarchistes et la presse germanophile.

Les agissements de Bernstorff n'ont jamais fait pour nous le moindre doute, le gouvernement allemand a toujours utilisé ses agents diplomatiques comme agents de corruption.

L'« Amiral-Kersaint » coulé par un sous-marin

On nous communique la note suivante :

Le vapeur Amiral-Kersaint a été attaqué au canon le 14 septembre, dans les eaux territoriales espagnoles, par un sous-marin qui se tenait entre la côte et lui, au milieu de bateaux de pêche.

La présence de ces pêcheurs ne permit pas au navire français une utilisation efficace de son tir. Après un combat prolongé, pendant lequel il sortit des eaux espagnoles, l'Amiral-Kersaint a coulé, à cinq milles environ de terre.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

Le capitaine est resté aux mains de l'ennemi. Huit hommes de l'équipage ont été tués pendant le combat. Le deuxième capitaine et un mousse ont succombé aux suites de leurs blessures. Les familles sont prévenues.

— S. A. R. le Prince don Luis d'Orléans-Bourbon est de retour à Paris.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Sir Ralph Paget, ministre de Grande-Bretagne à Copenhague, vient d'arriver à Londres.

— Le comte Wrangel, ministre de Suède en Angleterre, et la comtesse Wrangel ont quitté Paris pour séjourner aux environs de Bordeaux.

INFORMATIONS

— Le maréchal Joffre a reçu M. Louis Jouanneux, directeur général de l'Orphelinat des Armées, qui lui a offert, de la part de M. Morris Barr, une superbe épingle de cravate. Le saphir étoilé qui orne ce bijou fut trouvé à Valley Forge (Pennsylvanie), par le donateur lui-même, à un endroit où le général Washington et ses troupes subirent de terribles souffrances pendant la guerre de la Révolution.

— Le général Armand de Coninck, lord et lady Granville, le général Essad Toptam Pasha sont arrivés à Paris, ce dernier venant de Salonique.

— Lady Jellicoe, femme de l'amiral, a présidé, à Londres, la distribution des récompenses décernées aux Orphelins de la guerre. Cent cinquante garçons étaient inscrits au tableau d'honneur.

— S. A. I. la grande-duchesse Anastasie est, depuis hier, rentrée à Paris.

— Nous apprenons que M. H.-H. Harjes, haut commissaire de la Croix-Rouge américaine pour la France et la Belgique, est entré dans l'armée américaine avec le grade de commandant et a donné sa démission comme membre de la Croix-Rouge américaine.

BIENFAISANCE

— Aujourd'hui mardi, 25 septembre, à 3 heures très précises, sera donnée, au château de Versailles (salon d'Hercule), la belle matinée de bienfaisance que nous avons annoncée.

Le concert sera terminé par la représentation de l'Occasion, comédie en un acte et en vers, de MM. Jacques Normand et Georges Rivollet, interprétée par Mlle Yvonne Mirval, du théâtre du Vaudeville, et le sergent Brindejonc-de-Bermingham.

NAISSANCES

— Mme Jacques Croisé de Pourcet et a donné le jour à une fille : Odile.

— Mme Edmond de Rivals de Boussac, née de Bonne, est mère d'un fils appelé Joseph.

— Mme Jacques Dormeuil, née Archéacon, a mis au monde une fille.

MARIAGES

— Nous apprenons le mariage de Mlle Simone Morel d'Arleux, fille de M. Albert Morel d'Arleux et de Mme, née Collet, avec M. Guy Foubert de Pallières, automobiliste aux armées, fils de M. et Mme Foubert de Pallières.

— On annonce le mariage de M. Devezieux de Lavergne, sous-lieutenant mitrailleur au 204^e d'infanterie, décoré de la croix de guerre, petit-fils de M. Lachelier, de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, avec Mlle Edith Charbonnel, fille de M. Charbonnel, commissaire principal de la marine, décédé.

DEUILS

— Les obsèques de la comtesse de Tréveneuc, sénéchal des Côtes-du-Nord, décédée à Paris, le 17 septembre, ont été célébrées samedi dernier, en l'église de Tréveneuc, dans les Côtes-du-Nord.

Le deuil était conduit par le comte de Tréveneuc, son fils ; le comte de Quelen, le colonel de Kergariou et les autres membres de la famille.

— En l'église de Montfermeil a été célébré, ces jours derniers, un service pour le repos de l'âme de M. Robert de Buyer-Mineure, lieutenant d'infanterie, décoré de la croix de guerre, deux fois cité à l'ordre du jour, tombé au champ d'honneur, le 20 août dernier, à l'âge de vingt-deux ans.

Nous apprenons la mort :

De M. Jacques Bourbon de Rouvre, adjudant au 8^e génie, fils de M. Bourbon de Rouvre, ancien député de la Haute-Marne, et de Mme, née Lebaudy ;

De M. F. Pilatte, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Nice ;

Du major Malechi Powell, âgé de quatre-vingt-seize ans, un des derniers survivants des officiers irlandais qui firent la campagne de Crimée.

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanche et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

LA MAISON CHAPUIS Frères et Cie, 30, quai de la Loire, Paris, peut livrer à domicile : 1^{er} Le charbon dans les 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, 8^e, 9^e, 10^e, 11^e et 19^e arrond., sur présentation des bons et des cartes, 2^e Sans carte, du bois scié à 140 francs les 1,000 kg., et du charbon de bois à 13 fr. le sac de 25 kg. de tout Paris.

ACCUMULATEUR POL pour lampe poche recharge plus de 100 fois. Une charge donne même durée éclairage continu de 6 piles sèches. Notice franco. — CRISTEL, ingénieur, Rouen.

JE GUERIS LA HERNIE Nouvelle Méthode de Ch. Courtois, Spécialiste, 30, Faubourg Montmartre, 30, Paris (11^e arr.). Cabinet ouvert tous les jours de 9 à 11 et de 2 à 6 heures.

FORCES INCONNUES RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marc, Paris son livre N° 37. GRATIS.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE Tirages des 10 et 22 Septembre 1917

Les obligations désignées ci-après sont remboursables par les Lots suivants :

Emprunt 5 1/2 % 1917... 1.708.031 250.000 fr.
Communale 2,60 % 1892... 351.787 100.000 —
Communale 3 % 1912... 858.676 100.000 —
Foncière 2,80 % 1895... 213.898 100.000 —

La liste complète sera publiée dans le BULLETIN OFFICIEL des Tirages du Crédit Foncier qui paraît le 6 et le 16 de chaque mois et donne les numéros de tous les titres sortis aux 90 tirages annuels, qui attribuent des lots à 6.444 obligations dont 1 est remboursable par 500.000 fr., 8 par 250.000 fr., 6 par 200.000, 5 par 150.000 et 70 par 100.000 fr.

Prix de l'abonnement : 1 fr. par an à adresser : 19, rue des Capucines, Paris.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

EXCELSIOR
LE CARDINAL LUÇON DANS LA CATHÉDRALE DE REIMS



EN COMPAGNIE DE Mgr NEVEU (A SA GAUCHE), IL VISITE LES RUINES DE LA BASILIQUE
Le cardinal Luçon, archevêque de Reims, n'a pas voulu quitter la cité martyre, et sa conduite courageuse lui a valu la croix de la Légion d'honneur. Souvent il vient visiter sa malheureuse cathédrale ; le voici, accompagné de Mgr Neveu, évêque d'Arsinoé, sur l'emplacement du maître-autel.

B L O C - N O T E S

Je ne dirai pas que c'est une tempête dans un verre d'eau... Aux dieux ne plaisent que je traite avec tant d'irrévérence les choses de la Carrière, de la sacro-sainte Carrière — je veux dire de la Carrière diplomatique ! Ecrivons donc simplement qu'il y a en ce moment quelque chose comme une insurrection parmi les fonctionnaires du quai d'Orsay.

Il y a quelque temps, M. Ribot a pris un décret aux termes duquel, pendant la durée de la guerre, et pour la durée de la guerre, il pourra choisir des agents diplomatiques comme il voudra, en dehors des cadres, et les envoyer où il voudra, sans tenir compte des droits acquis. Et, le décret une fois pris, il a fait une nomination, et désigné quelqu'un, qui n'était rien, qui n'avait passé aucun examen d'admission, pour être quelque chose quelque part.

Le choix est d'ailleurs excellent, et les agents de la « Carrière » ne songent point à le nier. C'est contre le principe qu'ils protestent. Ils disent que, dans ces conditions, il n'y a plus aucune garantie d'avancement pour eux, que ce qui s'est fait pour la durée de la guerre a de grandes chances d'être régularisé après la guerre.

Je comprends leur mauvaise humeur. Je comprends aussi les motifs qui ont fait agir le ministre des Affaires étrangères. Il n'était pas inutile d'introduire de nouveaux éléments dans notre diplomatie. Nos agents diplomatiques, comme d'ailleurs ceux des Etats étrangers, vivaient un peu trop dans un monde artificiel et fermé. Ils avaient une tendance à ne se voir qu'entre eux, et ils finissaient parfois par vivre « en l'air », sans aucun contact direct avec les éléments réellement vivants et actifs du pays où ils se trouvaient. Pendant la guerre et après la guerre, il y aura de plus une foule de questions commerciales, industrielles, politiques même — quand il s'agira de politique intérieure — qu'ils n'ont pas l'habitude de traiter. Ce n'est un mystère pour personne que notre Université, par exemple, a fourni à notre diplomatie, pendant cette guerre, des agents hors cadre, dont la situation est actuellement mal définie, et qui, séjournant depuis longtemps à l'étranger, connaissent bien les langues étrangères, ayant fréquenté des milieux dont nos agents officiels s'étaient toujours tenus écartés, nous ont rendu de précieux services.

Mais, d'autre part, il faut bien reconnaître que, dans ces volontaires de la nouvelle diplomatie, il y en a aussi qui venaient des milieux de la politique intérieure française, et dont les gaffes furent regrettables.

C'est ce qui fait que le problème est difficile à résoudre.

Tout au plus ferai-je remarquer que le gouvernement a toujours eu le droit de choisir les ambassadeurs et les ministres plénipotentiaires en dehors de la Carrière, et que certains de ceux-ci ont été depuis longtemps d'anciens préfets, d'anciens professeurs même, comme feu Challemeil-Lacour ; et ce n'est pas été les plus mauvais, après tout.

Pierre MILLE.

L'âme de Kerensky

Une vexante mésaventure vient d'arriver à une aimable Parisienne qui, à tous ses jeudis, à l'habitude de faire tourner et parler les tables.

L'un de ces derniers jeudis, donc, la table fut animée par... l'âme de Kerensky. (C'était

au moment où le bruit de l'assassinat de l'homme d'Etat russe courait avec persistance.)

Ce que l'on demanda à l'âme de Kerensky ? Oh ! mon Dieu, des choses qui ne valaient peut-être pas que « l'homme assassiné » se dérangeât pour revenir sur la terre. On lui demanda si cet hiver nous aurions du charbon à Paris, si les robes se porteraient longues ou courtes, etc. L'âme de Kerensky répondit docilement.

Mais... Mais, le lendemain, on apprenait que Kerensky se portait comme vous et moi, et la désillusion de la jolie « tourmenteuse de table » fut amère.

Le jeudi suivant, à ses amies qui, malicieuses, lui demandaient des explications, elle répondit évasivement :

— Je n'y suis pour rien... La table non plus... et moi moi nous ne comprenons goutte à ce qui s'est passé... Avec les hommes politiques, vous savez, tout est obscur !

LES ABSENTS N'ONT PAS TOUJOURS TORT

Je me trouvais, l'autre jour, à Chantilly. Le Chantilly d'avant-guerre, celui des courses et du coursing qui, durant les mois d'automne, donnait asile à une foule de gens occupés à mener de front la vie de château et la vie au grand air, a perdu son animation, exclusivement mondaine et sportive, des temps heureux. Le fait d'avoir reçu, quarante-huit heures durant, en septembre 1914, pendant qu'à l'horizon se consumait Senlis, la visite de deux détachements allemands, lui confère aujourd'hui un prestige plus grave et ajoute un souvenir historique à ceux d'un passé que domine maintenant de beaux noms français : Montmorency, Bourbon-Condé, Aumale...

Sur la pelouse, une vaste entreprise de camouflagement est installée maintenant. Mais, de crainte d'encourir des peines quasi capitales, je me garderai bien d'effleurer ce sujet, qui touche de loin aux secrets de la défense nationale.

J'ai eu, l'autre jour, la bonne fortune de parcourir le musée Condé, en compagnie de son éminent conservateur, M. Gustave Macon. Je me suis attardé devant les merveilles d'art réunies par le fils de Louis-Philippe et léguées par lui à l'Institut. Mais, aux murs, bien des cadres vides rappellent l'exode du gouvernement et des chefs-d'œuvre de nos musées nationaux, voici trois ans passés, vers les villes du sud-ouest. Et j'ai constaté qu'en vertu du principe qui rend souhaitable le fruit défendu et même le bruit défendu (les mélomanes — et j'en suis — ont peine à se résigner à l'élimination des œuvres musicales de Wagner) ces tableaux absents sont précisément ceux que les visiteurs réclament, regrettent et brûlent d'admirer !

L'église désaffectée des Capucins, à Toulouse, abrite aujourd'hui les objets d'art du Louvre et ceux que l'on ne peut voir à Chantilly. L'on ne saurait d'ailleurs les voir davantage là-bas, puisqu'ils sont enfermés dans des caisses hermétiques.

Conçoit-on Chantilly sans ses Jehan Fouquet ? Or, les quarante célèbres miniatures villageoises aux bords de la Garonne. Envoyées aussi les deux Raphaël du Santuario, le portrait de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, par Joshua Reynolds, etc. Et c'est en vain que j'ai réclamé à M. Macon, mon illustre homonyme, la Simonetta, de Cosimo Rosselli. Depuis trois ans, Simone Vespucci s'éternise dans le Languedoc !

Lorsqu'en août 1911 la Joconde fut enlevée par l'un de ses compatriotes, ce fut une explosion de désespoir. L'emparement vide de son cadre, au Salon Carré, devint un but de pèlerinage. Tout Paris, pour Monna Lisa, eut les yeux de Léonard — des yeux occupés à pleurer intarissablement la perte du « Sourire » sibyllin. Le Balthazar Castiglione, de Raphaël, qui le remplaça temporairement sur

la cimaise, fut presque traité d'usurpateur, et le retour de la fugitive s'opéra comme une véritable rentrée triomphale.

Il avait suffi de cette fugue pour faire de l'énigmatique épouse de Francesco del Giocundo une héroïne d'actualité. Il suffit aujourd'hui que la vue de la Victoire de Samothrace nous soit interdite pour que notre cœur ressentisse, à la manière d'une privation, l'absence de la Nike rostrale. Le symbole d'Eve est éternel, comme le mythe de Pandore et celui de Psyché. — SIMONE DE CAILLAVET.

Amateurs d'autographes

L'espionne Mata-Hari s'est pourvue en cassation. En attendant la décision de la cour suprême, il nous revient qu'un riche Américain a écrit à la danseuse :

« Je suis possesseur, lui dit-il, d'une collection unique d'autographes émanant des plus illustres personnages, et je vous serais reconnaissant de m'envoyer une lettre me contenant une de vos « expressions » (sic). »

Mata-Hari s'est montrée, dit-on, très flattée de cette sollicitation, et, comme elle cultive agréablement les muses, elle se propose d'adresser au riche amateur américain un poème en anglais, imité de la Jeune Captive :

« Je ne veux pas mourir encore... »

La raison d'un échec

Excelsior nous a retracé l'autre jour la courte carrière d'une courageuse automobiliste de treize ans, Mlle Suzanne D... Mais, il faut reconnaître que son exemple est peu suivi et que les engagements des Françaises comme automobilistes de guerre sont très rares.

Au contraire, en qualité de chauffeuses d'auto, les Anglaises et les Américaines remplacent par milliers les hommes, rendus ainsi aux unités combattantes. Seulement, sans vouloir diminuer le mérite de ces courageuses femmes, il faut bien dire que, matériellement élevées, surtout lorsqu'on s'éloigne de son foyer,

Résultat : le chiffre des enrôlements est presque nul. Les rares chauffeuses que nous possédons sont toutes fortunées. Et les quelques officiers dont elles conduisent les voitures n'y voient aucun sujet d'agacement. Car un Français de bonne compagnie supportera toujours difficilement qu'une femme qu'il est appelé à rencontrer dans un salon s'expose à toutes les intempéries, s'exténue aux heures de panne à réparer la machine, tandis qu'à l'intérieur il sera à l'abri et au repos.

Avec une salarisation, les scrupules ne sont pas les mêmes : la preuve c'est qu'il y a des bonnes.

LE PONT DES ARTS

Au Théâtre-Français de New-York, filiale du Vieux-Colombier, M. Copeau a eu l'idée d'ajouter une sorte de librairie, qui sera une véritable « maison du livre français ». Le public américain y trouvera une exposition permanente de nos meilleures œuvres et le moyen de se procurer rapidement toutes celles qu'il voudra. C'est une œuvre de propagande intellectuelle au premier chef.

Peu de gens se rappellent aujourd'hui les premières œuvres de Charles Louis-Philippe : la Bonne Madeleine et la Pauvre Marie et Quatre histoires du pauvre amour. Elles étaient devenues introuvables, tirées à trop petit nombre. On nous promet une prochaine réédition de ces récits pathétiques et navrants.

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT

VAUTRIN, pièce en cinq actes de Honoré de Balzac.

Les Grecs se sont lassés d'entendre appeler Aristide « le Juste ». Ils sont inexorables : mais on doit accorder toutes les circonstances atténuantes aux amoureux des belles-lettres, qui ne peuvent souffrir qu'on leur donne pour des modèles de construction les pièces tirées par Dumas père de ses romans.

Chaque fois qu'on reprend un de ces drames, ils y courent et goûtent une joie sans mélange : la vieille charpente apparaît vermoulue, tout cela n'est ni fait ni à faire. Les experts qui admireraient n'y entendaient rien.

Comme il est convenu que ce diable d'homme (c'est Dumas que je veux dire) est le théâtre incarné, il est également convenu que Balzac ne connaissait pas le premier mot du métier dramatique. On est si content de voir échouer au théâtre un grand écrivain que les auteurs d'aujourd'hui veillent encore jalousement sur cette légende. Je pensais que, si on ne reprenait guère les pièces de Balzac, c'était pour éviter une révision du jugement. Hélas ! le meilleur moyen de le confirmer était d'en reprendre une. C'est ce que vient d'oser le théâtre Sarah-Bernhardt. Quel mauvais tour on a joué là au grand naturaliste de la Comédie humaine !

Si on l'admire sincèrement, il est impossible d'entendre Vautrin jusqu'au bout, sans être consterné. Jamais le romantisme n'a rien enfanté de plus choquant, de plus puéril, tranchons le mot : de plus ridicule. C'est d'un comique douloureux. Que devient, dans ce scénario sommaire, où les secousses remplacent les coups de théâtre, la belle histoire de Lucien de Rubempré et de Jacques Collin, Napoléon du bagne ? Oh ! les duchesses, et les princesses, et le général Crustamente, envoyé de S. M. l'empereur du Mexique ! Oh ! Lafouraille, Buteux, Fil-de-Soie ! On devrait pleurer, on a envie de rire, et on s'en veut.

Les décors sont magnifiques, non sans excès. Il y a une salle du Louvre qui est devenue le salon de l'hôtel de Montsorel, le grand salon, espérons-le. Les interprètes font de leur mieux pour donner à ce drame le ton qui convient, et ils y réussissent parfaitement : on ne se croirait pas place du Châtelet.

Balzac n'en est pas moins grand.

Abel HERMANT.

La première de ce soir. — A la Gaité-Lyrique, première représentation des Petits Mousquetaires, opéra-comique en 3 actes de MM. Paul Ferrier et J. Prevel, musique de Louis Varney.

« Andromaque » à la Comédie-Française. — Samedi en matinée, la Comédie-Française donnera la répétition générale d'Andromaque, tragédie en 5 actes d'Euripide, traduction en vers de MM. Silvain et Joubert. La première aura lieu en soirée le lundi 1^{er} octobre.

Châtelet. — A partir de jeudi prochain, le Châtelet donnera chaque semaine une représentation supplémentaire du Tour du Monde en 80 jours.

NOUVEAU-CIRQUE
251, rue Saint-Honoré
VENDREDI 28 SEPTEMBRE
REOUVERTURE SENSATIONNELLE

Scala. — On annonce les huit dernières représentations du Sursis.

Ce soir : Comédie-Française, 7 h. 40, la Marche nuptiale. Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 8 h., Sapho. Odéon, 8 h., le Ruisseau. Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, l'Illusionniste (Sachs Guity).

Variétés, 8 h. 15, la Femme de son mari. Gymnase, 8 h. 30, Petite Reine. Vaudeville, 8 h., la Revue. Châtelet, 8 h., mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., jeudi et dimanche, le Tour du monde en 80 jours.

Palais-Royal, 8 h., Madame et son filleul. Gaité-Lyrique, 8 h., les Petits Mousquetaires. Trianon-Lyrique, 8 h., la Dame blanche. Ambigu, 8 h. 30, le Maître de forges. Antoine, 8 h. 25, M. Bourdin, profiteur. Alhambra, 8 h., Mon œuvre.

Th. Réjane, à 8 h. 30, Une Revue chez Réjane. Renaissance, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer ? Sarah-Bernhardt, 8 h., Vautrin. Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, Montmartre. Cluny, 8 h. 45, les Deux Vestales.

Femina, 8 h., Sapho. Grand-Guignol, 8 h. 30, Talaut ! la Petite Maud. Scala, 8 h. 30, le Sursis. Nouveau-Cirque, Vendredi 28 septembre, réouverture.

MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

ASTHME
REMED Efficace
Cigarettes ou Poudre
Espic
Tous Pharm. Exiger signature d'ESPIC sur chaque cigarette

CAPSULES
DE
MORRHUOL
CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Maintien jusqu'au 25 septembre 1917 de l'arrêt de trains directs à Chamblet-Neris (Neris-les-Bains).

Sur la demande de la clientèle fréquentant la station thermale de Neris-les-Bains, la Compagnie d'Orléans a décidé de maintenir jusqu'au 25 septembre 1917 l'arrêt à Chamblet-Neris des trains directs partant de Montluçon pour Chamblet-Neris à 6 h. 38 et de Chamblet-Neris pour Montluçon à 21 h. 2.

Sur la demande de la clientèle fréquentant la station thermale de Neris-les-Bains, la Compagnie d'Orléans a décidé de maintenir jusqu'au 25 septembre 1917 l'arrêt à Chamblet-Neris des trains directs partant de Montluçon pour Chamblet-Neris à 6 h. 38 et de Chamblet-Neris pour Montluçon à 21 h. 2.

Sur la demande de la clientèle fréquentant la station thermale de Neris-les-Bains, la Compagnie d'Orléans a décidé de maintenir jusqu'au 25 septembre 1917 l'arrêt à Chamblet-Neris des trains directs partant de Montluçon pour Chamblet-Neris à 6 h. 38 et de Chamblet-Neris pour Montluçon à 21 h. 2.

Sur la demande de la clientèle fréquentant la station thermale de Neris-les-Bains, la Compagnie d'Orléans a décidé de maintenir jusqu'au 25 septembre 1917 l'arrêt à Chamblet-Neris des trains directs partant de Montluçon pour Chamblet-Neris à 6 h. 38 et de Chamblet-Neris pour Montluçon à 21 h. 2.

CACAO Pur et Solubilisé. Postal 3 kilos franco gare contre mandat de 29 francs. AU LANCIER, 27, Bd Joseph-Garnier, NICE (Alpes-Marit.). Agents demandés